

Distortion:

Notes on *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*

par Lisa Jaye Young

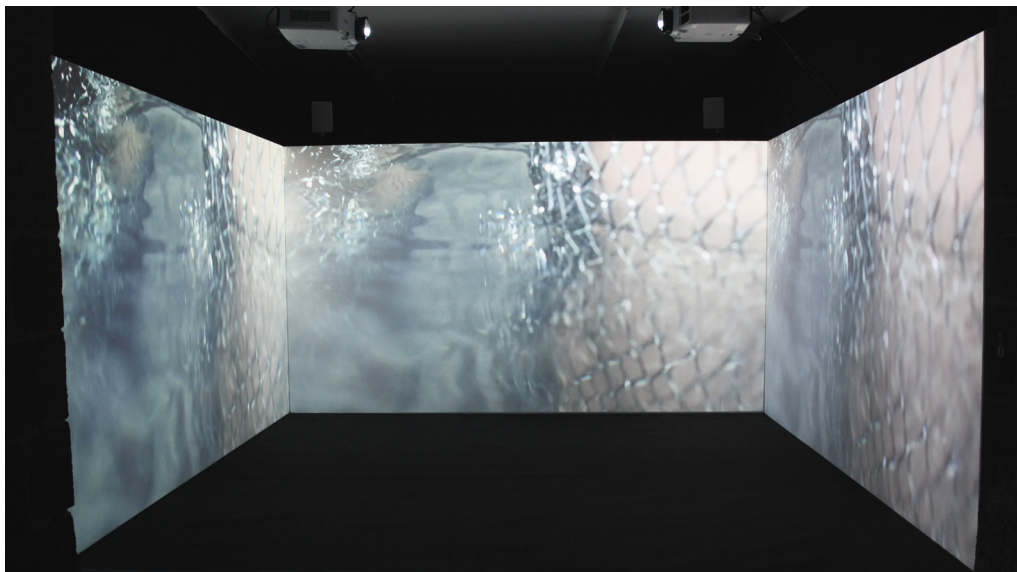
Les vidéos de Phyllis Baldino ont un côté sagement dramatique. Elles nous soumettent des questions précises, des observations troublantes sur la nature, la nature humaine et la perception, le tout saupoudré d'une bonne dose d'absurde.

Sortes de haïkus visuels, ses vidéos étudient l'image et le son, la couleur et la texture, le temps et la répétition, à l'aide d'accessoires soigneusement choisis et d'une approche de la performance qui aime aborder les grandes questions de la vie.

Son travail se penche sur cet étrange « point sensible », quelque part entre la banalité du présent et l'idée prévisible mais indéfinie de l'avenir. Le point sensible de sa dernière création en date, une installation captivante sur trois écrans intitulée *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, est particulièrement sensible puisqu'elle évoque la question urgente de la montée du niveau de la mer. Le point sensible, ou la tension dramatique de *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, c'est ce contraste entre l'impossibilité de comprendre l'avenir proche et l'urgence d'agir dès à présent. Le texte de Greta Thunberg, court mais magistral, met précisément le doigt sur cette tension, exhortant à passer à l'action dans le présent tout en constatant l'inertie ambiante face à une réalité future qui est considérée comme lointaine et abstraite. Tout ce qu'il y a de concret dans le présent se dissout dans le vague de ce qui va arriver. Cette abstraction de l'avenir en dissout davantage

Phyllis Baldino's video works are quietly epic. They offer pointed questions and poignant observations, concerning nature, human nature, and perception, all with a healthy dose of the absurd. Like visual haiku, her videos explore image and sound, color and texture, time and pattern, employing carefully chosen props and a performative economy that revels in life's big questions.

Her works address an uncanny "sweet spot," somewhere in between the banality of the present and the predicted but indefinite sense of the future. The sweet spot of her newest work, a three-channel, three-screen, fully engulfing installation entitled *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, is not so sweet, as it addresses the urgency of rising sea levels. The sweet spot, or the epic tension in *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, is this sense of near-future incomprehensibility that exists in contrast to present calls for urgency of response. Greta Thunberg's small but mighty text, points directly to this tension, exhorting action in the present while observing inertia in response to a future certainty that is felt as distant and abstract. The concreteness of the present dissolves into the blurry abstraction



u_n_d_e_r_w_a_t_e_r, three-channel synced installation, La Droguerie, VIDEOFORMES 2020 © Photo : Phyllis Baldino

la triste réalité. Cela paraît complexe – ça l'est en effet.

L'histoire de l'art a toujours strictement séparé les images entre réalisme et abstraction. Bien que Cézanne ait officiellement célébré l'union des deux, cette séparation persiste. Mais de plus en plus, le réalisme devient la véritable matière de l'abstraction. Depuis que nous savons que nos systèmes macro et microcosmiques sont taillés dans la même étoffe, le lien entre réalisme et abstraction se resserre encore davantage. Notre réalité peut devenir abstraite à tout moment, par le biais de l'esprit ou celui des outils audio-visuels, un événement qui semble déformer le temps ou le moindre changement de perception. Notre réalité est rendue abstraite par les appareils « intelligents » ou de réalité virtuelle, par nos moments de transition entre l'attention en ligne et les exigences du monde réel. On zoome et on dézoome. La mise au point est fluctuante. Un objet familier tombe dans l'indétermination. L'urgence est immanente,

of what is to come. This abstraction of the future serves to further dissolve the reality of the future. If this sounds complex, that's because it is.

Art history has categorically divided imagery into realism or abstraction. Cezanne sanctioned the marriage of the two, and yet this divide persists. However, increasingly, realism is the very stuff of abstraction. And as we recognize that our macro- and microcosmic systems are cut from the same cloth, the relationship between realism and abstraction grows ever closer. Our reality can be abstracted at any given moment by the mind or by audio-visual tools, by an event which seems to distort time, or by the slightest shift in perception. Our reality is abstracted by 'smart' devices and VR tools, by our momentary transitions between online attention and real-world demands. We zoom in, we zoom out. Focus is gained and lost. A known object morphs into indetermination. Urgency is immanent and then dissipating and then immanent again. In other words, abstraction has fluidity.

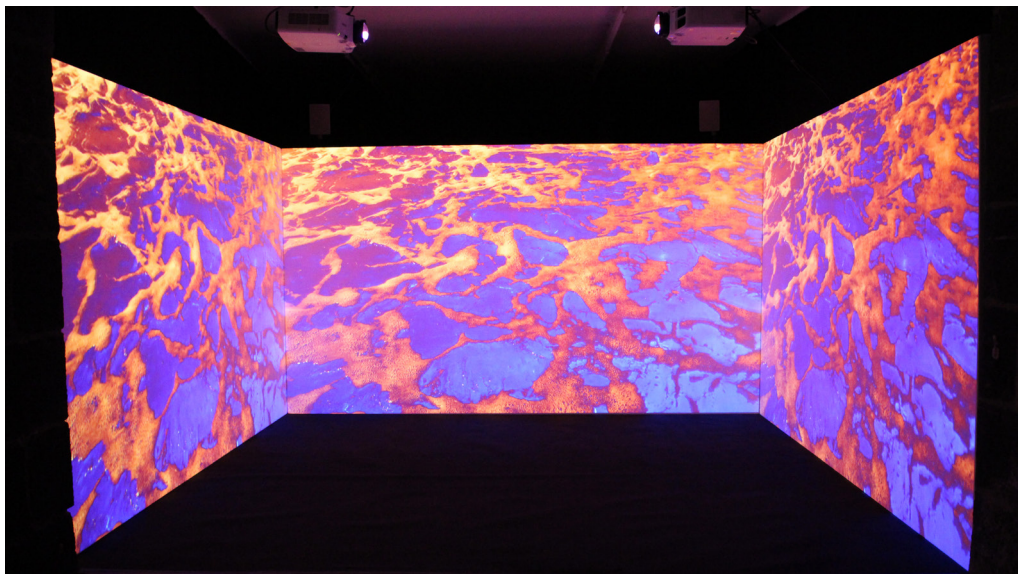
puis elle se dissipe, puis redevient immanente. En d'autres termes, l'abstraction est fluide.

Je m'intéresse de près aux vidéos de Phyllis Baldino depuis 1993, l'année où elle a découvert la fluidité abstraite de la caméra vidéo. La logique baldinesque est un mélange de vivacité d'esprit et de goût de la recherche. La logique qui transparaît est guidée par des règles, comme une expérience purement scientifique, mais ouverte au hasard et à la coïncidence. Chaque vidéo s'articule autour d'une intuition conceptuelle ou une problématique dont l'artiste souhaite suivre le développement jusqu'au bout. Ses œuvres partent souvent d'une observation de la réalité. Dans le cas de *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, le livre de Jeff Goodell intitulé *The Water Will Come: Rising Seas, Sinking Cities, and the Remaking of the Civilized World* a été le point de départ. Dans cet ouvrage sorti en 2017, Goodell déclare sans ambages que nous devons arrêter de brûler des énergies fossiles et passer à la vitesse supérieure. Pour aborder cette question de la montée des eaux, Baldino transpose ce thème aquatique en vignettes, les écrans volontairement positionnés au niveau du sol, là où les pieds ainsi que les murs rejoignent le sol. Cela donne la sensation oppressante que l'eau est en train de monter, comme si elle arrivait du sous-sol pour envahir les écrans et encercler le spectateur de trois côtés. Bien que l'eau monte parfois sans faire de bruit et sans qu'on la remarque, *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* fait fusionner l'image et le son. Chaque scène est accompagnée d'une composante sonore minutieusement calée. Cette fusion entre l'image et le son, ajoutée à l'installation qui encercle le corps, souligne l'aspect dramatique et cinématographique de *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*. Le son et l'image coïncident, renforçant un sentiment grandissant d'urgence et d'absurdité.

La vidéo s'ouvre sur une sombre abstraction aquatique accompagnée par les notes appuyées

I've been following the video art of Phyllis Baldino since 1993, the year that she discovered the abstract fluidity of the video camera. Baldino-esque logic is quick-witted with a radar for inquiry. The logic that permeates is governed by rules, like a tight scientific experiment, but open to chance and coincidence. Each video is structured around a conceptual hunch or a sticky idea that the artist wants to follow to its conclusions. Her works often begin with an observation of reality. In the case of *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, Jeff Goodell's book entitled *The Water Will Come: Rising Seas, Sinking Cities, and the Remaking of the Civilized World* serves as a catalyst. Written in 2017, Goodell plainly discusses that we need to stop burning fossil fuels and move to higher ground. In order to emphasize this issue of rising waters, Baldino projects this watery subject in vignettes, with the screens installed intentionally low to the ground, at the meeting place between floor and feet, between floor and wall. This creates the oppressive sensation of water rising up as if from underneath the building and onto the screens, enveloping the viewer on three sides. Though water rises sometimes invisibly and silently, *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* fuses image with sound. Each scene is bound together with a carefully-timed sound component. This fusion of image and sound, together with a body-encompassing installation, fosters the epic, cinematic quality of *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*. Audio and image coincide, underpinning a shifting sense of urgency and absurdity.

The piece begins with an aqueous, dark abstraction alongside the sound of a bold, mournful violin. This accompanies a stormy background sound and the emergence of two female feet bound in strappy, black, fishnet fabric. They are feeling out the water, adjusting to it, stuck in place with nowhere to go. Stylish, quirky female feet morph into watery abstraction again under the weight of



u_n_d_e_r_w_a_t_e_r, three-channel synced installation, La Droguerie, VIDEOFORMES 2020 © Photo : Phyllis Baldino

et larmoyantes d'un violon. Sur un fond sonore orageux, on voit apparaître deux pieds de femme empaquetés dans un tissu noir à lanières. Ils ne se sentent pas à leur place, ils tentent de s'acoutumer à l'eau, ils sont pris au piège. Puis à nouveau, on distingue des pieds de femme, élégants, excentriques, qui surgissent de l'abstraction aquatique accompagnés des notes pesantes de l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, évoquant la menace d'une tempête qui se prépare. Cette composition musicale se faufile tout au long de la vidéo, tel un ciment structurel qui contraste avec les scènes aquatiques, volontairement incontrôlables. Les choses commencent lorsque le sinistre orchestre laisse soudain la place à une voix *a capella*, gutturale et expressive. L'écran est alors inondé par des vagues grises, défilant comme de mini-chapitres visuels, accompagnées de guitare acoustique. La musique originale est ponctuée d'enregistrements de cris d'animaux en voie de disparition, resurgissant régulièrement comme une phrase qui veut interrompre une conversation, sol-

Rossini's dark violin from his *William Tell Overture*, suggesting the threat of an impending storm. This orchestral composition weaves in and out of the entire video, acting as a structural glue in contrast to the intentionally uncontrollable water scenes. At the outset, the orchestral gloom slides almost shockingly into a soulful acapella, guttural and expressive. Unfolding like visual mini-chapters, the screen is then overcome by gray ocean waves and acoustic guitar. Audio from endangered species anchors the entire composition, weaving in and out like interruptive phrases, demanding our attention. They are all recorded utterances, chirps and expressions, from the list of critically endangered species compiled by the International Union for Conservation of Nature. The bird and animal calls are shrill and colorful, absurd and would-be humorous, but for their extinction or, for some, near extinction. We see other feet stepping now anxiously at the top of the screen along a red/blue starting line as we hear the jarring military "First Call" sound of the bugle. This blaring call is heard

licitant notre attention. Ce sont des cris, des piailllements ou des grognements enregistrés, issus de la liste des espèces les plus menacées de disparition établie par l'Union internationale pour la conservation de la nature. Les cris d'oiseaux et d'animaux sont à la fois perçants et joyeux, absurdes et comiques – ou du moins le seraient-ils s'il n'était pas question de leur disparition ou, pour certains, de leur disparition imminente. Nous apercevons à présent d'autres pieds qui piétinent nerveusement en haut de l'écran le long d'une ligne de départ rouge et bleue, et nous entendons l'appel bouleversant du bugle militaire. Dans les hippodromes, cet appel tonitruant signale le début de la course. C'est un cri de ralliement. Pourtant tous ces pieds, chaque paire semblant appartenir à une espèce différente, se retrouvent coincés sur place, bêtement engoncés dans des chaussettes aux motifs évoquant la nature : la fourrure, l'écorce, l'eau, les écailles de poisson – et ils sont tous submergés. Leurs mouvements sont limités, entravés par l'eau. Ils ne peuvent pas marcher vite.

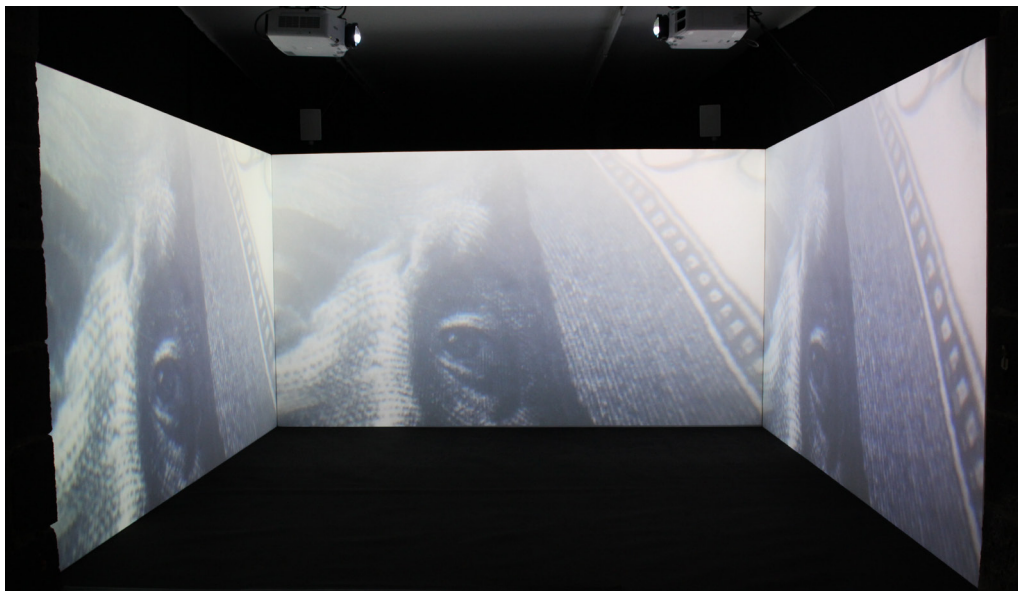
Rien n'échappe à l'eau dans cette vidéo : notre regard croise soudain les grands yeux tristes de Benjamin Franklin sur un billet de 100\$ agrandi par l'eau au point de disparaître. Eau courante, monnaie courante, deux formes qui incarnent le pouvoir. L'argent est submergé par les eaux, car elles ont le pouvoir d'effacer le matériel. L'eau serait-elle la nouvelle monnaie ? L'eau est omnipotente. L'eau est à la fois réelle et abstraite, muette, c'est une tueuse silencieuse. *U_n_d_e_r_w_a_t_e_r* montre l'eau qui déforme, dans un va-et-vient entre réalisme et abstraction. Nous trempions les orteils dans l'eau, puis les pieds... C'est physique, c'est le présent. C'est agréable. Amusant. Plus l'eau est profonde, plus elle déconcerte et rend les choses abstraites.

Un des moments les plus forts de cette vidéo est cette oblitération de Benjamin Franklin pendant

at the racetracks to signal that the race is about to begin. It's a call to arms. And yet a variety of feet, each pair like a new species, seem to be stuck in place, absurdly adorned in sock patterns that mimic nature: fur, tree bark, water, fish scales; all submerged. Their movement is limited, abstracted by the water. They are going nowhere fast.

Nothing escapes the water in this video as our gaze is suddenly met by the sad, large eyes of Ben Franklin on a U.S.\$100 bill magnified into oblivion by the water. Water currents and currency, are both forms of power. The currency is submerged under the currents, as water holds the true power to abstract material conditions. Perhaps water is the new currency. It holds power. Water is both real and abstract, wordless, a silent killer. *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* explores how water distorts, moving between realism and abstraction. We dip our toes into the water, our feet - so physical and present. It feels good. It's playful. And as it deepens, it disorients and abstracts.

One of the most powerful moments in the video is this obliteration of Ben Franklin as the soundtrack emanates the distorted and blisteringly bittersweet Jimi Hendrix guitar solo of *The Star-Spangled Banner*. This grieving solo was famously played live in the early morning hours, under dripping wet and rainy conditions at Woodstock in 1969 with only a few viewers still around to hear his cry. It offers the ultimate use of artistic expression as a direct critique of American politics gone wrong. It is no exaggeration to say that Baldino's juxtaposition of the drowning Ben Franklin, abstracted beyond recognition, and the bleak, creatively critical national anthem by Jimi Hendrix is one of the most visually powerful and deeply moving video sequences in recent art history. Money, water, and guitar are fused with the high-pitched distortion of nationalism, like a critical triumvirate. It's sad to love one's country and to fear it's (in)actions.



u_n_d_e_r_w_a_t_e_r, three-channel synced installation, La Droguerie, VIDEOFORMES 2020 © Photo : Phyllis Baldino

que la bande-son balance le solo de guitare saturé et poignant de Jimi Hendrix jouant l'hymne national américain. Ce solo déchirant a été joué en live au petit matin sous une pluie battante au festival de Woodstock en 1969, devant quelques personnes encore debout pour écouter cette plainte. C'est l'exemple même de l'utilisation de l'expression artistique pour dénoncer une politique américaine défaillante. Il n'est pas excessif d'affirmer que la juxtaposition réalisée par Baldino de ce Benjamin Franklin en train de couler, déformé au point d'en être méconnaissable, et de cet hymne national, amer et dénonciateur, interprété par Jimi Hendrix, est une des séquences les plus visuellement marquantes et les plus émouvantes de l'histoire de l'art de ces dernières années. L'argent, l'eau et la guitare fusionnent avec les sons saturés du nationalisme, tel un triumvirat dénonciateur. Il est triste d'aimer son pays et de craindre ses (in)actions.

Après la séquence Benjamin Franklin/Jimi Hendrix, on entend des alarmes et des bruits de cinéma qui suscitent la peur. Dans une section particu-

Following the Ben Franklin/Jimi Hendrix segment, we hear test alarms and cinematic soundtracks that stimulate fear. In one especially frightening section we hear someone struggling with garbled speech underwater while watching circular glimpses of the New York City MTA train numbers and letters colorfully emerge here and there from under the water, suggesting every underground commuter's worst fears, but somehow Baldino does it with a cartoonist's sense of twisted humor. The scene is colorful, Pop-inspired, playful and dark.

As *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* swims toward a climax, it announces bright and agitating bursts of visuals and audio with intermittent and alarming chirps, beeps, and screeches. We hear from the African Penguin, the Northern Royal Albatross, the Saiga Antelope, and the Waved Albatross. They signal their alarms in the background as human feet churn the water in place, making no progress. The wake-up calls from the animals punctuate the abstraction like a mournful yet energetic soundtrack for a somber, submerged ballet. Urgency reaches



u_n_d_e_r_w_a_t_e_r © Screenshot : Phyllis Baldino

lièrement effrayante, on entend une voix qui essaie de parler sous l'eau tandis que, par intermittence, surgissent de l'eau des images tournoyantes et colorées de numéros et de lettres du réseau ferroviaire new-yorkais, évoquant la pire crainte de tout voyageur du réseau sous-terrain, mais suggérée par Baldino avec l'humour décalé d'une bande-dessinée. Une scène colorée, à l'inspiration pop, divertissante et dramatique.

Tandis que *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* navigue vers son point culminant, on aperçoit un défilé d'images vives et agitées, accompagnées de piailllements affolés, de bips et de sons stridents. Nous entendons la voix du manchot du cap, de l'albatros de Sanford, de l'antilope saïga, et de l'albatros des Galapagos. Ils lancent un signal d'alarme tandis que les pieds humains piétinent dans l'eau, sans avancer. Les avertissements des animaux ponctuent l'abstraction telle la bande-son funèbre mais énergique d'un sinistre ballet sous-marin. L'urgence atteint son paroxysme aux alentours des cinq minutes, moment où *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* se met à bouillonner et entame une apothéose où les

fever pitch at around the five-minute mark, as *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r* turns the dial up to a boil and culminates with a grand finale of fast-paced feet and waves. The whole composition alarms and tatters the nerves, signaling the end. As the video nears conclusion and gallops into a frenzy of sound and image, the familiar theme for *The Lone Ranger* announces that it may be too late for a rescue. We were called to action, decades ago, and yet we still feel around in the same spot. We did not heed the warning. *u_n_d_e_r_w_a_t_e_r*, consistent with Phyllis Baldino's video logic, provides these glimpses, and invites us to feel, see, and hear the absurdity of our in(actions). In this case, we are invited to stick our toes into the water, to see its abstracting power, to feel its reality, to hear its potential, and to act now.

© Lisa Jaye Young

- Turbulences Vidéo #107 & #108



u_n_d_e_r_w_a_t_e_r © Screenshot : Phyllis Baldino

pieds s'agitent et les vagues déferlent. L'œuvre tout entière est en état d'alerte et nous déchire les nerfs, annonçant le dénouement. La vidéo tire à sa fin et se transforme en une frénésie sonore et visuelle, le thème si familier du film *The Lone Ranger* retentit, comme pour nous rappeler qu'il est sans doute trop tard pour tout sauvetage. On nous avait prévenus il y a plusieurs décennies, et nous en sommes pourtant toujours au même point. Nous n'avons pas tenu compte des avertissements. Dans la pure veine des vidéos de Phyllis Baldino, u_n_d_e_r_w_a_t_e_r nous fait des clins d'œil, nous invite à ressentir, à regarder, à écouter l'absurdité de nos (in)actions. Ici, on nous invite à tremper les pieds dans l'eau, à regarder son pou-

voir d'abstraction, à sentir sa réalité, à entendre son potentiel, et à agir enfin.

© Lisa Jaye Young
traduit de l'anglais par Catherine Librini
- Turbulences Vidéo #107 & #108